

POLYTHÉISME GREC ET FÉMINISME CONTEMPORAIN



Ginette Paris

The return of the great Goddess is comforting; the author argues, however, that Her religion does not have to be monotheistic. Polytheism seems to correspond more adequately to the diversity of reality and to the ecology of man/woman relationship. Why would an absolute matriarchy be better than an absolute patriarchy? Fragmentation of the unity of the great Goddess into a number of divinities does not necessarily mean a process of alienation but may correspond to a process of differentiation of feminine energies. Greek polytheism was egalitarian. Greek myths may have been, for women, survival, cultural underground, refusal to disappear; therefore one has to reinterpret the lack of "power" of Greek women. Goddesses from our pagan past have disappeared because of Judeo-Christian monotheism, but they are archetypes of our consciousness. That is the reason why they have never disappeared entirely.

Pour un féminisme polythéiste

Il semble bien qu'une partie de la sentimentalité et de la nostalgie envers la Mère, la Mamma, la Madonna et l'Enfant, ou la mère de famille nombreuse, se soit réfugiée aujourd'hui dans le culte de la

grande Déesse Mère. Je crois, moi aussi, qu'il est bon de redonner vie à cet archétype, et j'apprécie même un peu de cette sentimentalité nostalgique qui fait partie de l'expérience positive de la mère. Le retour de Magna Mater est réconfortant, la Mère est revenue, souhaitons qu'elle demeure, même avec ses aspects terribles.

Mais pourquoi en ferions-nous un monothéisme de la Grande Mère? Même lorsqu'on s'inspire du passé occidental, il n'est pas du tout évident que les Crétois et les Mycéniens aient eu une attitude monothéiste vis-à-vis leur Grande Mère. Pourquoi faudrait-il croire qu'ils n'adoraient qu'une seule déesse? Si elle se présente parfois comme une mère aux seins généreux et aux larges flancs, parfois comme une vierge guerrière, accompagnée d'un lion et tenant une lance, parfois comme une déesse marine et parfois comme une déesse de la végétation et des arbres, il ne s'agit peut-être pas de multiples formes de la déesse mais plutôt d'une tendance au polythéisme. Les noms de Rhéa, Dictynna, Britomartis, souvent interprétés comme différents noms de la grande Déesse Mère, ont pu correspondre à des divinités différentes, à une sorte de panthéon féminin.

Serait-ce notre habitude monothéiste qui nous a fait imaginer une Grande Mère qui exige de ses fidèles une adoration exclusive? On sait peu de choses sur les Crétois et les Mycéniens, mais il semble admis qu'ils considéraient la divinité principalement sous sa forme féminine, et que la femme avait dans la société des humains un statut élevé. Mais lorsqu'on parle d'une seule Grande Déesse à plusieurs visages, on projette l'attitude monothéiste, alors que si l'on conçoit plusieurs divinités féminines qui forment entre elles une harmonie, on ouvre la possibilité d'un panthéon féminin, n'excluant pas la possibilité qu'il y ait eu parmi les déesses, un dieu, Astérius, ou d'autres divinités dont on ne saurait rien.

Par ailleurs, même si la Grande Mère avait été l'équivalent de notre Père Tout-Puissant, il n'est pas certain que nous ayons avantage aujourd'hui à ressusciter le monothéisme de la Mère pour remplacer notre monothéisme patriarcal. Ce n'est pas seulement le Père qui est épuisé mais le monothéisme.

Le polythéisme n'est peut-être pas en lui-même une forme supérieure au monothéisme (ce serait contredire l'idée même du pluralisme), mais cette forme de pensée

semble répondre plus adéquatement actuellement à la diversité de la réalité contemporaine et à l'écologie du rapport hommes/femmes. Le fait de valoriser le polythéisme m'a amenée à questionner l'opinion selon laquelle la diversité des déesses grecques serait le résultat d'une *fragmentation* de la puissance féminine, autrefois représentée toute entière par la Grande Déesse Mère de la pré-histoire. Selon cette opinion, nous serions, depuis ce temps, divisées entre nous et à l'intérieur de nous-mêmes, incapables de refaire l'unité ou d'exprimer une force collective tant que nous n'aurons pas restitué l'unité matriarcale perdue. Il n'y aurait de «pur», de «vraiment féministe» que l'adoration d'une toute-puissante Grande Déesse Mère d'un matriarcat absolu.

Il me semble parfois que même si cette croyance donne l'impression d'être à l'opposé du judéo-christianisme, j'y vois se profiler le même mythe du dieu tout-puissant, remplacé cette fois par la Mère toute-puissante. C'est la même profession de foi en un sauveur unique, le même mythe chrétien qui promet qu'un jour, nous vaincrons définitivement le mal, qui prend ici la forme du mâle, de la même façon que les Chrétiens fanatiques croyaient avoir un jour raison du péché, des passions, de la femme et des infidèles, ou que les monothéistes de la Science et du Progrès ont cru avoir raison de la maladie, de l'ignorance et de l'irrationnel. Pourquoi remplacer un dogmatisme par un autre? Et qui veut un monde de matriarches et de petits garçons?

Je sais que je redeviens vite une fille du père quand le matriarcat se fait oppressif, car pourquoi un matriarcat absolu et rigide serait-il plus confortable que le patriarcat absolu? L'un et l'autre sont corruptibles et peuvent être décadents. *Ce sont les aspects tyranniques, abusifs et dégénérés du patriarcat actuel qui donne envie d'en changer*, et si l'on recule dans le temps, si on croit à l'hypothèse d'un matriarcat absolu, les «envahisseurs venus du Nord» ne sont peut-être pas les

seuls responsables de la fin du matriarcat. Cet ordre ancien était peut-être épuisé, comme l'est aujourd'hui un patriarcat vieux de deux mille ans, aussi usé pour les hommes que pour les femmes.

Même si l'on admettait que l'unité de la Magna Mater a été fragmentée au moment où les Grecs ont introduit une pléiade de divinités féminines, *la fragmentation n'est pas nécessairement un processus d'aliénation, cela peut au contraire correspondre à un processus de différenciation des énergies féminines*. Chaque déesse représente des forces et des qualités spécifiques. La Déesse-Mère, accompagnée de ses pouvoirs qui concernent le cycle de vie et de mort, ne couvre pas tout le terrain de la féminité. Athéna, Artémis, Aphrodite, Hestia, Héra ne sont pas d'abord des mères, et pourtant elles sont déesses plutôt que dieux.

Il est fascinant de découvrir les déesses du Panthéon grec parce que chacune précise, spécifie, différencie les énergies et les différents possibles de l'identité féminine. C'est le fait de vouloir contenir le féminisme dans une structure monovalente qui fait apparaître la fragmentation comme une division, et qui amène exclusions, excommunications et affaiblissement de l'ensemble.

Nous avons eu besoin, pour développer toutes les ressources de notre personnalité, de briser les modèles totalitaires de l'identité féminine, mais il ne suffit pas de le faire au niveau psychologique, il faut poursuivre ce pluralisme au niveau social, politique et religieux. Si nous nous sommes senties à l'étroit dans un modèle unique d'identité féminine, pourquoi nous contenter maintenant d'un féminisme monovalent? Un seul féminisme ne suffit pas, et derrière chaque déesse, il y a une forme originale de féminisme: le féminisme d'Aphrodite (liberté et mystique sexuelle), celui de Déméter (le rapport à l'enfant et à la nourriture), celui de Hécate (la reconnaissance des énergies destructrices), celui de Hestia (la maison), celui de Héra (le contrat conjugal), celui d'Artémis (l'autonomie et le naturel).

La définition du pouvoir et l'impuissance des femmes

Si la femme de la Grèce antique semble ne pas avoir de pouvoir alors que sa religion lui propose une incroyable diversité de puissantes déesses; si la femme mariée apparaît politiquement insignifiante, alors que Héra, archétype de l'épouse et de la souveraine exerce sur Zeus, son époux, une influence extrêmement lourde; si la courtisane semble s'opposer à la femme mariée alors qu'Aphrodite les réunit; si l'on peut croire que la petite fille a moins de valeur que son frère, alors que le culte d'Artémis et celui d'Athéna lui accorde une importance que notre religion n'a jamais accordée aux filles; si les apparences donnent à penser que les femmes sont comme des colombes sans défense, alors qu'elles sont en affinité avec la déesse Hécate, capable de terrifier par ses pouvoirs magiques et ses maléfices; si la division du travail semble suivre un schéma sexiste rigide, alors qu'Athéna, déesse des guerriers et des artisans (i.e. l'homme au travail) est aussi honorée par les femmes et les jeunes filles dans leurs travaux quotidiens, c'est peut-être que les historiens ont décrit le pouvoir dans la société grecque à partir de l'étude de la politique, de la législation et de la philosophie, avec une définition du pouvoir qui élimine tous les secteurs où les femmes sont influentes.

Fonctionnant comme une prophétie auto-réalisatrice (*self-fulfilling prophecy*), une définition du pouvoir qui ne concerne que les hommes, si elle est appliquée aux femmes, ne peut que faire apparaître leur impuissance. Mais si on inclut à côté du pouvoir législatif, celui de la tradition, à côté de la pensée philosophique, la pensée mythique, et à côté du pouvoir politique, le pouvoir religieux, l'équilibre hommes/femmes apparaît sous un autre jour.

L'histoire nous laisse les textes de lois et non les traditions, ni les comportements de la vie quotidienne. On ne sait pas quel degré de honte s'attachait à l'époux qui

bat sa femme, quelle image a de lui-même celui qui viole, comment les autres considèrent un homme qui abuse de son pouvoir de chef de famille, comment est perçu celui dont la femme est insignifiante à force de soumission, quelle solidarité existe entre le frère et la soeur, la mère et le fils, la femme et ses esclaves. Quel est au juste l'équilibre entre législations masculines et traditions féminines, entre le pouvoir des hommes d'infliger une punition à celle qui enfreint sa loi, et le pouvoir d'une femme de détruire par la honte celui qui manque à la tradition?

Si le féminisme est devenu nécessaire aujourd'hui, ce n'est peut-être pas seulement parce que la politique, la législation et la culture sont dominées par les hommes, mais aussi parce que la religion exclut elle aussi les femmes, la tradition ne vient plus compléter la loi, et les moyens de diffusion culturelle (TV, cinéma, littérature, art, etc.) ont été très longtemps dominés par la production masculine. Le déséquilibre est alors insoutenable. Si on compare notre féminisme et celui des Grecs, il faut, je crois, tenir compte non seulement du domaine séculier, mais aussi de la religion et du mythe.

Or parmi les religions historiques qui ont marqué l'Occident, le polythéisme grec est exceptionnellement égalitaire: il accorde aux déesses une importance comparable à celle des dieux et aux prêtresses des fonctions aussi prestigieuses que celles exercées par les prêtres. Malgré toutes les critiques et les réserves que l'on peut formuler sur le partage du pouvoir dans l'Olympe, il demeure qu'il y a là un équilibre de six à six entre dieux et déesses, tandis que la trinité chrétienne fait trois à zéro.

On pourrait bien sûr discuter longtemps pour déterminer si les six déesses de l'Olympe ont ensemble un pouvoir «vraiment égal» à celui des six dieux, mais il faudrait pour cela se poser d'autres questions sur l'Olympe, car il semble y avoir des fonctionnements propres à l'oligarchie, à la démocratie, à la monarchie, à l'anarchie, au patriarcat, au ma-

triarcat, etc. . . . tout y est. Un tel débat sur l'égalité entre dieux et déesses de l'Olympe serait intéressant, car il faudrait jauger la valeur du pouvoir de séduction, de persuasion, l'effet de la ruse et de la désobéissance, et tenir compte de la tendance qu'ont certaines déesses de n'en faire qu'à leur tête. Quoi qu'il en soit, si l'on peut trouver à redire sur l'équilibre des sexes dans le panthéon grec, il faut tout de même admettre que la question est posée, et que la définition du pouvoir inclut celui des déesses. Dans le christianisme, le judaïsme et l'islamisme, le problème n'est pas vraiment posé, et la femme est le plus souvent absente de la représentation religieuse. Leur dieu exclut la déesse et les mystères féminins qu'elle représente; leur pape exclut la papesse et l'enseignement d'une spiritualité féminine, et leurs prêtres excluent les prêtresses et les rituels marquant la vie de la femme et de l'homme dans sa relation à la femme.

La question du pouvoir ne se pose jamais entre le Christ et sa Mère, alors qu'elle se pose entre Zeus et Gaïa; elle ne peut se poser entre le Christ et une Marie-Madeleine, comme elle se pose entre Zeus et Aphrodite. En fait aucune figure féminine, mortelle ou divine n'a suffisamment de présence pour que la question du partage des pouvoirs se pose, comme elle se pose entre, par exemple, Athéna et Poséïdon, Aphrodite et Dionysos, Apollon et Artémis, Athéna et Arès, Hestia et Hermès, Zeus et Héra.

Dans la religion judéo-chrétienne, la question des relations de pouvoir entre divinité masculine et divinité féminine apparaît comme quelque chose de réglé une fois pour toutes: le dieu est mâle. A plus forte raison, il ne sera nulle part question de partage du pouvoir entre diverses divinités féminines; il n'y a pas d'équivalent des rencontres comme celle qui oppose Athéna et Aphrodite, ou Athéna et Artémis, ou Artémis et Aphrodite, ni d'alliances qui, par exemple, vont associer Athéna et Héra, ou Artémis et Hécate. Les femmes

n'ont donc pas de représentation du pouvoir dans la négociation de leurs rapports avec les hommes, ni dans leurs rapports entre elles. C'est une leçon de divine impuissance!

Il est vrai que la femme grecque ne votait pas, et en principe ne sortait de sa maison que pour les fêtes religieuses et les mariages. Ses esclaves faisaient les courses et son travail était à la maison. Mais dans la majorité des fêtes et des rituels, les femmes ont les mêmes droits et des fonctions aussi importantes que celles des hommes, et si dans certaines autres manifestations, comme les jeux olympiques, les femmes ne peuvent pas être participantes, il y en a d'autres, tout aussi importantes, comme les thémophories, où les hommes étaient exclus.

Dans une culture comme celle de la Grèce antique, où le pouvoir religieux infiltre tous les domaines de la vie quotidienne familiale, communautaire, et où les fêtes sont aussi nombreuses et importantes que les manifestations de la vie politique, qu'est-ce qui permet de mettre la politique au-dessus du pouvoir religieux? Et quelle est la valeur de notre supposé pouvoir politique? Que signifie vraiment aujourd'hui notre droit de vote? La plupart des femmes sont si isolées qu'elles votent selon leur classe ou leur mari, mais pas selon leur sexe. Comme le souligne Betty Friedan à propos du "second stage" du féminisme, lorsqu'apparaîtront des tendances marquées entre le vote masculin et le vote féminin, (comme ce fut le cas, pour la première fois, au moment de l'élection de Reagan), peut-être pourrions-nous parler vraiment de "vote de femmes" et d'une balance de pouvoir.

Mais pour que la solidarité féminine se construise, il faut, en même temps que le changement politique et social, un renouvellement de l'imaginaire féminin, une reconstitution et une diversification des possibilités d'identification à des figures du pouvoir.

Il est dangereux de rejeter les mythes grecs sous prétexte qu'ils ont été élaborés dans une culture

qui, à la fin du moins, était patriarcale, car si l'on sait avec précision quelles étaient les fonctions officiellement interdites aux femmes, nous n'avons aucune façon de connaître *la participation des femmes dans la création des mythes*. Il est bien possible, si l'on se fie à l'abondance d'histoires où les déesses jouent un rôle primordial, que la mythologie ait été pour les femmes et les exclus du pouvoir politique un moyen d'intervention dans la culture, une façon d'exprimer aussi bien leurs victoires que leurs révoltes, leur asservissement que leur résistance. Comme le fait remarquer Françoise Collin (lors d'une conférence à l'Université de Montréal en 1982 au colloque "Emergence au féminin"), il y a une contradiction dans le féminisme, lorsque d'une part on récuse toute la culture patriarcale en déclarant "nous n'avons rien à voir avec cela", et que d'autre part on réclame que la participation des femmes à cette même culture soit reconnue: "nous avons nous aussi participé à la création du monde".

Cette réflexion peut s'appliquer, je crois, à l'étude des mythes grecs. Les mythes étaient véhiculés par une culture orale où les femmes avaient une grande importance comme prêtresses, sybilles et conteuses. Cette mythologie a pu représenter pour les femmes la survie, l'underground culturel, le refus de disparaître, et le souvenir et la preuve que le pouvoir peut avoir plus d'une définition.

Je me sens tout aussi orientée, biaisée "positivement" par l'enthousiasme pour les déesses grecques que le sont d'autres historiens qui mettent en évidence l'impuissance politique, juridique et sociale de la femme grecque, en ne parlant jamais de la puissance de ses déesses. C'est un parti pris d'espoir qui n'a pas pour but d'augmenter l'optimisme naïf mais celui de contrer le sentiment d'une impuissance générale et écrasante, comme si le fait de penser que cette impuissance est aussi ancienne que l'histoire la rendait irrévocable. Prenant conscience que la morosité et la dépression peuvent faire per-

dre une partie des bénéfiques du féminisme, j'ai cherché dans notre passé culturel ce qui pourrait servir à construire une identité nouvelle.

Les déesses de notre passé païen, si longtemps refoulées par le monothéisme judéo-chrétien, sont des archétypes de la conscience; c'est pourquoi elles n'ont jamais complètement disparu et ressurgissent aujourd'hui en pleine actualité.

Ginette Paris, PhD en psychologie sociale, est professeure au département des communications de l'Université du Québec à Montréal (UQAM) et directrice du module Psychosociologie. Elle est l'auteure de Le réveil des Dieux (éditions Mortagne, 1981). A paraître au printemps 1984: Trois archétypes, Aphrodite, Artémis, Hestia, aux éditions Boréal Express (titre provisoire).

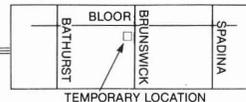
NEW BOOKS
ARRIVING DAILY
AT THE

Toronto
Women's
Bookstore
296 Brunswick Ave
2nd Floor

LOOK FOR US
AT THE
Christmas Book Fair
Dec. 11, 1983
Harbourfront
(Call 922-8744 for Details)

NEW PERMANENT LOCATION
73 Harbord St.
(At Spadina)

OPENING: FEBRUARY 1984



*It's
About
Time...



*It's about time to recognize the rights of Indian Women.

*It's about time to give welfare mothers a chance.

*It's about time to change court procedures for rape cases.

*It's about time women pensioners had a decent income.

*Isn't it about time you subscribed to *Status of Women News*?

Together, with a strong, unified platform like "*Status*" we can change the way women live.

*It's about time.

Subscription/Abonnement

Rate: \$8.00 for 4 issues Tarif: \$8.00 pour 4 numéros
Institutions: \$12.00 Organismes: \$12.00
Overseas and U.S.: \$15.00 Outre-mer et États-Unis: \$15.00

One Year/un an \$ _____
Two Years/deux ans \$ _____
Donation/Contribution \$ _____
Total/Vous trouverez ci-inclus mon chèque pour le montant de \$ _____

Name/Nom _____
Address/Adresse _____
City/Ville _____
Province _____ Code _____

National Action Committee on the Status of Women
Le Comité National d'Action sur le Statut de la Femme
40 St. Clair Avenue East, Toronto, Ontario, M4T 1M9